

Frida Bertolini

Titre du travail: Il ruolo e la funzione del falso nella storia della shoah. Storici, *affaires* e opinione pubblica - Le rôle et la fonction du faux dans l'histoire de la shoah. Historiens, affaires et opinion publique – The role and function of false in the Holocaust history. Historians, *affaires* and public opinion.

Mots clés en français: Aubrac, Falsification, Négationnisme, Shoah, Scandales, Témoignage, Touvier, Wilkomirski.

Mots clés en anglais: Aubrac, Falsehood, Denial, Shoah, Scandals, Witnessing, Touvier, Wilkomirski.

RESUMÉ DE THÈSE EN ANGLAIS

The problem of false is a problem that specialists of different historical period had to confront, but it has been accelerated and exasperated with the history of the present time, also because of the simultaneous presence of the protagonists who made more complex the historic and commemorative scene deeply influenced by the relationship between historians and witnesses, and the specific articulation of public memory and private memory. The event, which has most deeply suffered the problem of false in the modern era is certainly the Jewish genocide perpetrated by the Nazis during World War II, because it is precisely at the heart of genocide that the greatest falsification, that has fueled all subsequent revisionist discourse, began. The denial of the extermination, the Nazis attempt to conceal and destroy evidence of their guilt is indeed consubstantial with the sequence of events and works on two levels: during the Holocaust, by the systematic removal of traces and potential witnesses, and later on the different stages of the historiographical operation. Revisionist sophistry by which the murderous reality of the gas chambers can be proven only by those who saw it with their own eyes, for example by those who have lost their lives, questions not only the historical reality of the event but also, therefore, the memory of the survivors, who with the falsification of their experience, are forced to face since the days of Nazi persecution. The historian thus

became the protagonist of a contemporaneity in which history and memory have ended up often inextricably linked.

RÉSUMÉ SUBSTANTIEL DE LA THÈSE EN FRANÇAIS

Celui du faux est un problème auquel les spécialistes de chaque période historique ont dû se confronter, mais qui a subi une accélération et une exaspération avec l'histoire du temps présent, aussi à cause de la présence simultanée des protagonistes qui ont rendu plus complexe une scène historique et commémorative profondément marquée par le rapport entre historiens et témoins, et par la particulière articulation de la mémoire publique et de la mémoire privée. L'événement qui a souffert avec le plus d'acuité du problème du faux à l'époque contemporaine est certainement le génocide des Juifs commis par les nazis pendant la Seconde Guerre Mondiale, car c'est justement au cœur de l'entreprise génocidaire qui a eu lieu la plus grande falsification qui a alimenté tout discours révisionniste ultérieur. La négation de l'extermination, avec la tentative des nazis de dissimuler et détruire les preuves de leur culpabilité, est en effet consubstantiel au déroulement des faits, œuvrant ainsi sur deux niveaux: à l'origine, sur la suppression systématique des traces et des témoins éventuels; plus tard, sur les différentes étapes de l'opération historiographique. Le sophisme négationniste par lequel la réalité meurtrière des chambres à gaz ne peut être prouvée que par ceux qui les ont vus en fonction de leurs propres yeux, c'est à dire par ceux qui y ont perdu la vie, remet en question non seulement la réalité historique de l'événement mais aussi, par conséquent, la mémoire des survivants qui, avec la falsification de leur expérience, sont obligés de faire face depuis l'époque de la persécution nazie. L'historien est devenu donc le protagoniste d'une contemporanéité dans laquelle histoire et mémoire ont fini par se retrouver souvent inextricablement liées et où la mémoire de la Shoah, avec son poids éthique, a fait exploser le problème des frontières entre vrai et faux, entre réalité et représentation, reconnaissant le récit du témoin comme le seul point de vue réellement légitime sur les faits passés.

L'apparition du témoin sur la scène publique a posé avec intensité la question du statut du témoin. L'analyse du fonctionnement de la mémoire devient donc essentiel pour comprendre comment un témoin est beaucoup plus utile pour la description non de l'événement lui-même, mais de la façon dont l'événement a été socialement codé, enregistré et transmis.

Bien sûr, les inexactitudes et les contradictions des véritables témoins, même celles qui après un examen attentif se révèlent, comme nous le verrons, seulement apparentes, ne partagent avec les faux témoignages que le contexte culturel et social dans lequel elles se sont manifestées, ou mieux la mémoire d'un fait historique désormais entré dans la conscience collective.

Le lien entre les cas examinés, en dépit de leur grande diversité, sera établi grâce à la forme argumentative de l'*affaire*. Le terme *affaire*, qui revient plusieurs fois dans mon travail, n'est pas seulement utilisé ici pour décrire des situations intolérables en elles-mêmes, mais pour décrire tous les cas où les réactions, l'opposition et la mobilisation ont joué un rôle clé dans la transformation de ces situations en problèmes publics dont la longévité peut être aisément comprise dans l'évaluation de l'écart entre les faits réelles et leurs représentations, en particulier leurs *mise en scène* par les médias. De façon très significative, chaque fois que les historiens, sollicités par l'opinion publique, sont intervenus dans le débat à travers la presse, ont contribué à accroître l'*affaire*, plutôt que de le réduire, en mettant en évidence jusqu'à quel point les enjeux, à l'œuvre dans les différents cas, aient des implications qui vont au-delà de simples préoccupations historiques.

Le problème du faux a donc été étudié dans le cadre des raisons historiques et culturelles qui ont conduit à la formation discursive qui a pour sujet le témoin et le témoignage en tant que plus authentique point de vue sur les événements du passé, avec des conséquences sur le plan historique et public.

Dans la *Préface* au premier chapitre, j'ai essayé d'illustrer comment le faux et la négation sont transversales aux événements historiques, traversent tous les domaines et, souvent, sont contemporains aux événements eux-mêmes. À la base du préjugé anti-juif il y a eu, par exemple, la calomnie qui, à chaque époque, a agi comme un catalyseur de la haine, ainsi qu'en témoignent l'accusation de répandre la peste, lancée en 1348 contre les Juifs, ou la publication des *Protocoles de Sages de Sion*. Le prétendu complot juif aurait également justifié le génocide en le transformant dans une sorte de réponse nécessaire à un prétendu attaque subi. Le mensonge a continué pendant la guerre pour convaincre les gens que pour les Allemands était une question de survie: s'ils n'eussent pas détruit les *ennemis* ils auraient été anéantis eux-mêmes. La propagande donnait ainsi une légitimité à l'extermination, apaisait la dissidence et cachait ce qui se passait. Ce système généralisé de mensonges permettait aux exécuteurs et aux spectateurs de s'absoudre et, à la fin du conflit, de ne s'assumer aucune

responsabilité en perpétuant l'occultation des faits. Mais les premières nouvelles sur le système concentrationnaire ont commencé à se répandre bien avant la fin de la guerre en décrivant un massacre de proportions tellement vastes que chez l'opinion publique a prévalu l'incrédulité. Une incrédulité et un désir de déresponsabilisation qui ont continué pendant longtemps à s'opposer à l'émergence, sur la scène sociale, d'une mémoire du génocide. Le silence, par ailleurs, a été favorisé par l'adoption d'une lecture universelle de l'expérience concentrationnaire, dans laquelle l'espace mémorial institutionnalisé était dominé par le mythe de la Résistance.

Seulement la négation de l'existence du génocide, dans laquelle se sont engagés les négationnistes en profitant des inexactitudes dans les récits de survivants ou des faux témoignages apparus dans les années 1990, a produit des effets pires que l'incrédulité. Le mensonge, qu'on ne doit pas confondre avec la fiction, n'est pas resté en effet isolé au champ de l'antisémitisme, duquel il est un corollaire nécessaire, mais il s'est manifesté, souvent involontairement, dans des situations qui, sans une analyse appropriée, ont contribué à nourrir le discours négationniste. Ce n'est pas ici question de mélanger des problèmes très différents les uns des autres, reliés par un élément, le faux, dont l'interprétation est différente d'un cas à l'autre, mais d'analyser l'aspect critique que cet élément met en lumière pour en étudier le contexte, la création, le fonctionnement et en démontrer l'efficacité possible pour toute révision erronée de l'histoire. En d'autres termes, d'en prendre en charge de l'historicité.

L'émergence du témoignage en tant que phénomène de masse (premier paragraphe, *La dimension de masse de l'histoire contemporaine*) a été accompagnée par la reconnaissance publique du rôle du témoin, sans lequel son récit serait resté confiné à un petit cercle et ne se serait jamais imposé comme un trait particulier de l'histoire du temps présent. De même, les manifestations du faux n'auraient pas atteint les proportions et les conséquences de vrais scandales; scandales qui ne sont pas en dehors des attentes de la société parce que, en racontant une expérience personnelle, le témoin le fait avec les mots appartenant à l'époque dans laquelle il témoigne et à partir d'une demande et une attente qui attribuent au témoignage des finalités, ce qui contribue à créer une ou plusieurs mémoires collectives. Même sur la scène de la mémoire de la Shoah, par conséquent, ne se reproduit pas la *vraie* scène du génocide, mais s'entremêlent de différents processus culturels. La réflexion sur les témoignages et sur la possibilité, pour les historiens, de les utiliser comme sources a été donc constitutive de la définition même d'histoire du temps présent (deuxième paragraphe,

L'histoire du temps présent). Fille d'une époque qui a élevé la mémoire à valeur essentiel et avec la mémoire a dû faire face, l'histoire du temps présent est un dialogue entre contemporains sur un passé qui n'est pas entièrement passé, mais qui n'est plus actuel et duquel il est, cependant, difficile de prendre la juste distance.

Ignorés durant des décennies, les survivants aux camps de la mort nazis sont devenus peu à peu des icônes vivants, placés dans une position qu'ils n'ont pas toujours choisie et que surtout, souvent, ne correspond pas à leur besoin de transmettre l'expérience vécue. Histoire et mémoire se configurent donc comme deux phénomènes opposés, mais hétérogènes les uns aux autres (troisième paragraphe, *De la coexistence difficile entre histoire et mémoire*). Tout comme on ne peut pas séparer la mémoire individuelle de la mémoire collective, il est également impossible de séparer nettement histoire et mémoire. Et cela est encore plus évident pour l'histoire du temps présent où la mémoire du passé récent est transmise par des témoins vivants qui ont vécu directement les faits sur lesquels l'historien travaille.

Les différents cas que ce travail a examinés sont souvent le résultat de la cohabitation difficile entre histoire et mémoire. Leur clé d'interprétation réside dans le passé et dans la façon où il est élaboré dans le présent sans être en mesure de devenir histoire. Une histoire de plus en plus souvent au service de la mémoire collective comme en témoigne l'injonction au *devoir de mémoire* adressé aux historiens desquelles il voudrait définir en même temps la fonction sociale (quatrième paragraphe, *Le devoir d'histoire*). Depuis les années Soixante-dix, en effet, les attentes sociales à l'égard de l'histoire du temps présent, avec des appels de plus en plus fréquents à l'expérience des historiens, sont augmentées, jusqu'au cas limite de leur utilisation dans les procès (Touvier, Papon, mais aussi Irving et Zündel) avec le danger de l'exploitation de leur autorité.

Dans le cinquième paragraphe, *Sur le témoignage*, émerge la thématique du témoignage. La masse de témoignages sur la Première Guerre Mondiale a conduit les historiens à les considérer comme des sources pour l'analyse de la psychologie et de la mémoire collective, analyse qui ne pouvait pas cependant s'abstenir d'établir avant tout l'authenticité du récit. Le témoin est alors le vrai protagoniste du siècle des guerres et la relation qui s'est créée entre historiens et témoins est pleine de tensions et de conflits, tout comme la dynamique complexe entre histoire et mémoire. Le témoin, comme les spécialistes reconnaissent, ne peut pas être complètement objectif tout en racontant quelque chose qu'il a vécu. La fidélité mécanique lui est interdite par le fonctionnement de sa mémoire, de sorte qu'il peut facilement oublier et

recréer ce que l'oubli a supprimé et cette création n'est jamais parfaitement correspondante à la réalité originelle. Elle est d'abord sujette au contexte, ce qui pourrait expliquer pourquoi un témoin peut dire de bonne foi des choses inexactes. En général, la méthode critique, en comparant le document avec tout ce qui est connu sur l'argument et sur le contexte dont il est question, permet toutefois d'établir des faits certains. Cependant, l'écart entre les historiens et les témoins a été exacerbée avec l'histoire de la Shoah, représentant la déchirure la plus spectaculaire entre histoire et mémoire.

Le chapitre se termine par une étude sur *Les témoignages de la Shoah* (sixième paragraphe). Il s'agit de témoignages de toutes sortes, produits dans un temps plus ou moins éloigné de l'événement, en utilisant une variété de moyens (manuscrits, livres, journaux, vidéos, etc.) et en réponse à des questions de différentes origines. La date d'achèvement du témoignage devient ainsi cruciale: ceux recueillis immédiatement après les faits, malgré les faiblesses, ont le mérite de la spontanéité, tandis que ceux recueillis à une date plus éloignée sont en quelque sorte moins authentiques dans la mesure où le témoin, consciemment ou non, a utilisé, en plus de son expérience, sa connaissance *a posteriori* du système des camps de concentration, acquise à travers des conversations avec d'autres victimes, des publications, des films, et parfois même des procès auxquels il a participé. Tout cela, loin de décourager l'historien devrait le pousser à multiplier les précautions concernant la critique des témoignages et surtout à ne pas perdre de vue l'historicité. Il est en effet très significatif que le témoignage d'un même survivant présente, à travers le temps, des différences considérables qui peuvent être attribués à la fois à l'éclipse de la mémoire, mais aussi aux notions apprises après la libération ou aux changements de vision politique.

Le témoignage n'est pas donc seulement une pratique informative sur les faits, mais elle représente aussi la façon de les stocker, de les communiquer et de les transmettre, d'où l'intérêt qu'il suscite et qui ne peut pas être limité à la dichotomie vrai/faux. Paradoxalement, tant d'années après les événements, on convoque les témoins et on prétend, au contraire, des récits fidèles.

La conséquence la plus importante de l'avènement du témoin sur la scène publique, aux fins de cette analyse, concerne surtout le statut de la vérité: celui qui a vu, le témoin oculaire, atteste de la véracité de l'événement, mais en confondant des exigences différentes. Le travail de l'historien et son rôle public se colloquent alors juste ici, dans le défi que l'analyse du passé lance au présent.

Dans le deuxième chapitre, *Faux témoins, études de cas*, on a abordé le problème de l'apparition et des effets de certains textes qui se sont avérées faux par rapport à la biographie de l'auteur. S'agissant notamment de la Shoah, le faux témoignage est apparu comme un symptôme historique et sociale lié à la nature extrême de l'événement lui-même, mais aussi à la constellation des dispositifs de transmission, surtout médiatiques, qu'une société utilise pour maîtriser le passé. *L'oiseau bariolé* de Kosiński (dont l'histoire est reconstruite dans le premier paragraphe, *Les premiers faussaires*) et *Fragments* de Wilkomirski (deuxième paragraphe, *L'identité volée de Benjamin Wilkomirski*) marquent donc les étapes d'une histoire culturelle où à chaque époque a correspondu une ère, celle de l'avènement de la victime pour Kosiński et celle qui consacre la primauté de cette dernière pour Wilkomirski, montrant que la construction de la mémoire n'est jamais séparé de sa réception.

Le témoignage est, aujourd'hui, devenu un genre narratif très populaire, souvent adopté comme stratégie rhétorique par laquelle on peut transférer l'autorité du témoignage à la fiction, mais qui cependant, se prête à deux types de simulacres: les falsifications et les imitations.

L'Oiseau bariolé a été publié en 1965 par un jeune juif polonais immigré aux États-Unis après la guerre, et tout de suite il a été pris en charge par les circuits académiques et par l'univers éditorial, jusqu'au point d'être inséré, aux États-Unis, dans la liste des ouvrages recommandés par l'Association nationale des enseignantes. Le livre a été un véritable succès littéraire, un best-seller traduit dans plusieurs langues et rapidement intégré dans la bibliothèque de la Shoah en dépit de son absence presque totale des éléments nécessaires tels que les dates, les noms ou les explications du mécanisme de la destruction que seulement une lecture autobiographique de l'œuvre pouvait compenser. Sa fortune ne dura pas longtemps, car en 1982 Kosiński a été accusé par la revue américaine «Village Voice» d'avoir reçu l'aide de la CIA pour créer ses œuvres et d'avoir utilisé des assistants pour définir l'intrigue sur lequel travailler. L'article a également présenté une autre histoire de la vie de Kosiński pendant la guerre, soutenue en 1994 par le travail de la journaliste polonaise Joanna Siedlecka. Les allégations remirent sérieusement en question l'origine autobiographique du récit.

Quand en 1995 parut, dans l'édition allemande, *Fragments. Une Enfance, 1939-1948* par Benjamin Wilkomirski, l'opinion publique internationale en décréta un succès immédiat.

Le livre relatait la terrible expérience concentrationnaire d'un enfant que, tout juste de trois ans, se trouva être le seul survivant d'une grande famille juive lettone, exterminée par la férocité nazie. Dans *Fragments*, Wilkomirski reconstituait ses souvenirs à travers le point de vue particulier d'un enfant qui, ignorant toute logique adulte, pouvait rappeler les événements à travers les images poignantes et puissantes d'une mémoire uniquement photographique. Le livre fut bientôt traduit en treize langues et son auteur s'imposait sur la scène publique comme un ambassadeur de tous les enfants dont la tragédie juive des camps de concentration avaient volé l'enfance.

Wilkomirski reçut d'importantes prix dédiés à la mémoire de la Shoah, notamment Le Jewish Quarterly à Londres, le prix Mémoire de la Shoah à Paris et le National Jewish Book Award à New York (où il se trouva avec Elie Wiesel dans la liste des finalistes pour la section autobiographique-documentaire).

Cependant, dans l'été 1998, le journaliste suisse Daniel Ganzfried, fils d'un survivant, publia sur *Weltwoche* trois articles dans lesquels il dénonçait *Fragments* comme œuvre de pure fiction. Selon Ganzfried, Wilkomirski était Bruno Grosjean, né en Suisse et adopté en 1945 par la famille Dössekker. D'après les recherches de Ganzfried, Wilkomirski avait connu Auschwitz seulement en tant que touriste et, d'ailleurs, il n'était même pas juif. Wilkomirski répondit immédiatement, à travers le journal de Zurich *Tages-Anzeiger*, en disant qu'il ne contestait pas l'authenticité des documents officiels consultés par Ganzfried, mais insistant que, comme pour beaucoup d'autres enfants juifs orphelins de la Shoah, lui aussi avait reçu, après la guerre, une nouvelle identité. Entre temps, deux spécialistes de la Shoah, Raul Hilberg et Yehuda Bauer, à travers une analyse minutieuse des données historiques fournies par Wilkomirski dans le texte, confirmaient les soupçons sur la véracité du livre.

L'opinion publique, à ce moment, se trouva divisée entre ceux qui croyaient suffisant un reclassement des *Fragments* en tant qu'œuvre littéraire et ceux qui en exigeaient l'élimination puisque le livre offensait la mémoire des survivants.

Pressé par le scandale, l'éditeur allemand Suhrkamp, après avoir longtemps soutenu Wilkomirski, décida, en 1999, de retirer *Fragments* des librairies, suivi de près par les autres éditeurs.

Ce qui trompe le plus, comme en témoigne le cas d'Enric Marco, est la correspondance entre le discours des faux témoins et la représentation sociale de l'événement raconté et, par

conséquent, entre ce discours et ce que la société s'attend du narrateur (troisième paragraphe, *Le faux déporté républicain*).

L'histoire d'Enric Marco commence en 1978 avec la publication d'une longue interview à la revue «Por Favor» où il disait qu'il avait été arrêté à Marseille par les nazis et déporté au camp de concentration de Flossenbürg avec le numéro 6448. Sa véritable histoire est complètement différente. Les documents contenus dans les archives du Ministère des Affaires étrangères à Madrid montrent que Marco est en fait volontairement parti pour l'Allemagne en 1941 en tant que travailleur, équipé d'un contrat avec la Deutsche Werke (une usine d'armement qui a été détruite à la fin de la guerre par les bombardements alliés), pour revenir en Espagne en 1943, bien avant la libération des camps, après avoir passé un an dans une prison allemande, où il a connu les tortures de la Gestapo.

C'est ainsi que dans le printemps 2005, quelques jours avant les célébrations, en Autriche, pour le soixantième anniversaire de la libération du camp de Mauthausen, un événement qui a vu la participation, pour la première fois, d'un Premier ministre espagnol, le socialiste José Luis Zapatero, l'historien Bermejo a dénoncé le symbole des républicains espagnols déportés comme imposteur.

Le contexte dans lequel les faux témoignages sont apparus est donc celui d'une société marquée par l'événement le plus tragique et qu'aujourd'hui on pourrait appeler *iconique* (quatrième paragraphe, *La Shoah comme événement meta-historique*), c'est-à-dire fonctionnel à la construction d'une mémoire partagée à laquelle il s'offre comme une sorte d'alphabet rhétorique en mesure de caractériser les nouveaux euphémismes publics tout en produisant empathie et identification, tels que celles qui sont à la base des histoires de Misha Levy Defonseca et Bernard Holstein.

En 1997, un petit éditeur américain, le Mt Ivy Press, publia l'incroyable histoire de Misha Levy Defonseca, survécue dans les forêts de l'Europe centrale grâce à l'*adoption* par une meute de loups. Ignorant son vrai nom, que ses parents lui auraient imposé d'oublier pour éviter le danger d'être identifiée en tant que juive, Defonseca avouait à l'éditeur qu'elle ne pouvait pas offrir la preuve de son histoire parce que, comme avait soutenu Wilkomirski auparavant, les enfants juifs, qui avaient perdu leur famille dans les camps, avaient été forcés à la fin de la guerre à renoncer à leur identité. Le livre, publié malgré l'avis défavorable des experts interrogés (Deborah Dwork, Laurent Langer et Raul Hilberg), devint en peu de temps un best-seller au Canada et en Europe. Le faible succès américain coûta, toutefois, à l'éditeur

Jane Daniel, une plainte déposée par Defonseca, convaincue que Daniel n'avait pas assez publicisé le livre pour la frauder des royalties. Condamnée à payer 33 millions de dollars, Daniel décida alors de lancer un blog sur internet pour essayer de montrer que Defonseca avait menti. Grâce au blog et à l'enquête du quotidien belge *Le Soir*, Defonseca fut finalement démasqué.

Misha Levy Defonseca est, en réalité, Monique Dewael, née catholique, mariée Levy, remariée Defonseca. Son père, Robert Dewael, avait été un partisan du groupe Grenadiers qui, après avoir été capturé par les Allemands, avait dénoncé une dizaine de compagnons à la Gestapo. Envoyé dans un camp nazi, avec son épouse (elle aussi considérée comme subversive), il y avait enfin rencontré sa fin. Pour cette raison, Monique Dewael, orphelin des deux parents et rejetée par sa famille comme la fille d'un traître, aurait identifié sa condition à celle de nombreux enfants juifs victimes du nazisme.

Mais le cas plus étonnant est celui de l'australien Bernard Holstein qui paya de sa propre poche la publication de *Stolen Soul*.

Traumatisés toute sa vie par le souvenir de l'expérience vécue, Holstein décida en 2000 d'écrire son histoire. Il contacta, donc, l'éditeur Judy Shorrock racontant qu'il avait été déporté à Auschwitz à l'âge de neuf ans, qu'il avait été soumis à des expériences médicales, qu'il avait échappé, qu'il avait survécu grâce à une meute de loups et qu'il était enfin émigré en Australie comme orphelin.

L'éditeur n'avait eu aucun doute sur l'authenticité de ses mémoires: après tout, l'homme avait le numéro 111404 gravé sur le bras gauche.

Peu de temps après la publication du livre, le frère de Holstein contestait la véritable identité de l'homme. L'éditeur engagea, alors, un détective et découvrit que Bernard Holstein était nul autre que Bernard Brougham, membre d'une famille catholique australienne. Holstein/Brougham, comme Wilkomirski, continua malgré tout de se déclarer juif et survivant, mais Shorrock préféra quand-même retirer *Stolen Soul* des librairies. Holstein réagit en dénonçant de forts préjugés contre lui. Selon lui, il n'y avait aucune preuve contredisant sa version des faits et aussi l'acte de naissance australien ne pouvait pas être suffisant pour établir avec certitude qu'il n'était pas la personne qu'il disait être.

Même dans le cas de Holstein, le manque de reconnaissance du faux entrave, encore aujourd'hui, toute tentative de reclasser le livre comme œuvre de fiction littéraire.

Le problème du faux témoignage remet donc en question les moyens d'identification dans la transmission d'une mémoire traumatique (cinquième paragraphe, *L'identification à travers l'empathie*): l'identification avec les victimes, à travers l'empathie, est en fait l'une des pratiques de la mémoire sur laquelle aujourd'hui on insiste le plus dans la conviction que le culte du souvenir doit nécessairement passer par l'expérience. Les études sur la post-mémoire et sur le traumatisme tentent d'expliquer comment on puisse avoir le souvenir d'un événement qu'on n' a pas connu en première personne et il repèrent dans l'identification avec les protagonistes la clé d'accès à l'événement. À travers l'empathie il est donc possible d'établir une relation éthique à l'autre. Toutefois, le contrôle de l'empathie ne peut pas être enseignée facilement au risque que l'identification à la victime puisse conduire à des conséquences très graves. En effet, il est possible que l'identification à l'autre puisse se transformer en appropriation et, par conséquent, puisse effacer la distance nécessaire entre soi et l'autre, entre soi et l'altérité de l'autre.

Pourtant, paradoxalement, alors que la mémoire est basée sur des représentations qui mobilisent l'empathie, l'événement génocidaire est plutôt une véritable catastrophe qui a annulé toute possibilité d'identification (troisième chapitre, *Vérité et mémoire après la catastrophe*). Le survivant se trouve alors confronté à un vrai dilemme: comment communiquer l'expérience irrationnelle et hors de toute règle qu'il a vécu et qui dépasse les cadres cognitifs de ceux qui reçoivent son témoignage? Avec les récits des survivants à l'extermination nazie le témoignage, avec ses paradoxes et ses incohérences, a eu un accès direct à la sphère publique se libérant du contrôle de la discipline historique.

Sous une prospective épistémologiques et discursives, les témoignages ont rendu singulières les questions liées au genre testimonial et relancé le débat sur les frontières entre l'histoire et la littérature, comme il est arrivé dans le cas de Deli Strummer.

L'idée de raconter son histoire dans un livre est venue à Deli Strummer en Décembre 1981 (premier paragraphe, *La réflexion très personnelle de Deli Strummer sur la Shoah*), après une réunion à la North East Middle School de Baltimore dans laquelle elle a exposé aux jeunes son expérience dans les camps de concentration, mais il lui a ensuite fallu quelques années avant de publier, en 1988, *A Personal Reflection of the Holocaust*. Témoin depuis plus de dix ans dans les écoles, les églises, dans des interviews et même dans des documentaires, ayant participé aussi aux vidéo-témoignages de la Shoah Visual History Fondation de Steven Spielberg et aux archives Fortunoff de Yale, Deli Strummer était l'une des figures les plus

connues dans la ville de Baltimore. Jusqu'au moment où les doutes exprimés par certains éminents spécialistes de la Shoah sur les inexactitudes du récit de la femme a convaincu le Jewish Council de Baltimore, en Janvier 2000, à retirer son nom de la liste des orateurs invitant les écoles locales à faire le même.

Interviewée, Strummer a reconnu de petites erreurs dans les dates, mais elle a réaffirmé l'authenticité de son histoire. Le temps, pour elle, n'avait aucune importance et ne pouvait certainement pas changer le sens de son message: dire au monde ce qui s'était passé et qui n'aurait dû se répéter jamais. C'était une mission dont le but était de maintenir l'attention sur la Shoah. Aux accusations d'avoir inventé, Strummer répondit en invoquant le stress extrême qu'elle avait subi dans une situation où les mois pouvaient facilement être confondus et où même le jour et la nuit avaient perdu leur sens.

L'histoire de Deli Strummer et de son récit contesté indiquent clairement comment le récit d'un témoin soit en fait un texte qui a besoin d'interprétation: nombreux sont les facteurs cruciaux qui entrent en jeu dans l'exactitude de la mémoire et dans la fiabilité du témoignage, y compris la présence ou l'absence d'une intention de rappeler au moment où on est témoin d'un événement, le laps de temps entre l'événement et le témoignage, la prise de conscience de la différence entre vérité et mensonge, entre vérité et fantaisie, l'objectif qu'on se pose dans le témoignage, la volonté de dire la vérité ou mentir, le niveau de certitude et de confiance dans la bonté et la vérité de ce qu'on se souvient, le type d'interférence que le témoin souffre entre l'époque à laquelle il assiste à l'événement et le moment où il est appelé à en témoigner.

La communauté des survivants est, en fait, une communauté humaine et tous les témoins ont une vision particulière des événements. Cette vision personnelle, partagée publiquement par le témoin, peut également emprunter, en les modifiant, les outils de la création littéraire.

Le contenu n'est pas pourtant moins vrai: c'est la réalité substantielle des faits et des personnages qui distingue le document de la fiction. Dans chaque situation, le témoin interprète spontanément ce qui lui arrive et ce qu'il retient dans sa mémoire dépend de la façon, des outils et des connaissances en sa possession pour interpréter les faits. Le récit de l'événement, à son tour active les cadres interprétatifs de l'auditeur ainsi que le récit du récit ne comptera plus seulement, à ce stade, les données du récit initial, mais également les données stockées dans la mémoire de l'auditeur. Le fait que les données de connaissance sont

organisées en schémas charge l'opération d'encodage de déductions et d'éléments qui n'étaient pas nécessairement contenues dans la version originale de l'événement.

Le souvenir d'un événement n'est donc pas une copie exacte, mais une copie qui contient l'essence (le deuxième paragraphe, *Le témoignage: un texte qui a besoin d'interprétation*) comme révèle aussi l'histoire d'Herman Rosenblat (troisième paragraphe, *L'étrange cas d'Herman Rosenblat*).

C'est dans le contexte de la culture américaine et de la mémoire de la Shoah qui se place l'histoire avec *happy ending* de Herman Rosenblat qui, en 1995, racontait publiquement pour la première fois, son histoire d'amour incroyable, née à l'ombre des barbelés qui le séparait de Rome, sa future épouse, et culminée dans le mariage, quatorze ans plus tard, à New York.

Oprah Winfrey, qui a accueilli à deux reprises les Rosenblat dans sa transmission, a défini leur histoire «la plus grande histoire d'amour» qu'elle avait racontée dans ses vingt-deux ans de show. Depuis lors, une série d'entrevues et d'apparitions à la télévision se sont succédées.

Toutefois, la grande couverture médiatique autour des Rosenblat a conduit certains experts à douter de l'authenticité d'une telle expérience dans la conviction que la forme du champ lui-même n'aurait pas permis de réunions à proximité du fil de fer barbelé. Herman Rosenblat a été alors forcé d'admettre qu'il avait embelli l'histoire. Merci au travail de l'historien Waltzer, qui fit recours à l'aide des généalogistes Sharon Sergeant et Colleen Fitzpatrick, les mêmes qui avaient démasqué Misha Levy Defonseca, il a été possible de reconstituer la vraie histoire de Herman et Roma Rosenblat, réellement survivus à la persécution nazie.

Voici donc que penser d'utiliser les témoignages en qualité de preuves les expose au risque d'être remis en cause. D'une part il y a en effet la nécessité et l'urgence de témoigner qui animent le témoin, de l'autre, au contraire, il y a l'utilisation qu'on prétend de faire de son récit pour certifier l'événement, forçant les victimes à revivre constamment l'expérience et l'horreur qu'elles ont vécu. L'événement est donc quelque chose qui va au-delà de la vérité des faits, car il n'est pas exprimé uniquement en termes de logique rationnelle (quatrième paragraphe, *La charge de la preuve*). Au lieu de continuer à considérer le témoignage comme preuve irréfutable des faits, il serait plutôt préférable d'analyser la manière dont les faits ont été interprétés par ceux qui ont voulu les transmettre en laissant une trace écrite. Ainsi, sans nuire à la crédibilité des témoins, l'approche critique pourrait confirmer l'authenticité de l'interprétation qui accompagne chaque histoire sur les camp de concentration.

Bien sûr, le besoin de preuves dans l'écriture historique a toujours été d'une importance primordiale pour expliquer ou justifier certaines narrations ou des explications des événements. Mais sans une compréhension de la nature construite de la preuve, on risque de perdre une compréhension plus approfondie de l'interpénétration entre les événements, la narration et l'interprétation historique.

Ceux qui s'avantagent de la faiblesse du témoignage sont les négationnistes, dont le *modus operandi* est à l'étude dans le quatrième chapitre, *La manipulation des témoignages*. Ces pseudo-historiens ne cherchent pas de preuves qui convergent vers une conclusion, mais des preuves qui s'adaptent à leur idéologie et soutiennent leur point de vue, choisissant par exemple dans les récits des témoins tous ces contradictions mineures qu'ils interprètent comme des anomalies pour nier l'existence des chambres à gaz ou la crédibilité du témoin. Cette prémisse est nécessaire pour introduire les cas analysés dans ce chapitre à commencer par l'histoire du fondateur du négationnisme français Paul Rassinier (premier paragraphe, *Le pionnier*) et par l'abus de la recherche d'Olga Wormser-Migot (deuxième paragraphe, "*Le problème des chambres gaz*") à qui nous devons la première et fondamentale distinction entre camps de concentration et camps d'extermination.

Paradoxalement, la base de l'apologie du nazisme, à travers la négation de ses crimes, a été jetée par un Français, un ex résistant, arrêté par la Gestapo en 1943 et déporté au camp de concentration de Buchenwald d'où il a été transféré, au bout de six semaines, à Dora.

Selon Rassinier, la misère et la mortalité dans les camps n'ont pas été causés par les SS, mais par l'administration interne des camp que les allemands confiaient aux prisonniers qui ont abusé de ce privilège au détriment de tous les autres; ses anciens camarades, les communistes, avaient joué un rôle particulièrement odieux dans les camps; les chambres à gaz n'avaient pas existé et même si elles avaient existé, elles n'étaient pas conçus pour tuer, mais pour désinfecter; enfin, si les chambres à gaz ont été effectivement utilisées pour tuer, la responsabilité aurait été de quelques folles entre les SS.

Rassinier annulait ainsi le récit de Hoess, commandant d'Auschwitz, le témoignage d'Ohlendorf, commandant de l'Einsatzgruppe D, de Wisliceny, adjoint d'Eichmann, et le rapport de Kurt Gerstein, qui avait assisté au fonctionnement des chambres à gaz de Belzec.

Témoignage capitale d'un témoin oculaire des chambres à gaz, le récit de Gerstein a toujours posé de sérieux problèmes aux négationnistes, car il ne s'agissait pas d'un spectateur occasionnel, mais d'un officier SS, spécialiste de la question. D'où les tentatives de

l'invalider et de chercher une caution académique pour la négation, jusqu'à l'abus des recherches sérieuses comme celles de Olga Wormser-Migot.

En se plaçant sur la même ligne de pensée de Hilberg, Wormser-Migot a déclaré depuis l'introduction de son travail de thèse que le but de son œuvre n'était pas la compréhension de la vie dans les camps de concentration, mais l'étude de la genèse du système grâce à l'adoption de la position, très inconfortable, de ceux qui l'avaient conçu, dans le but de mettre en évidence le caractère destructeur et le rendement économique de l'entière opération nazie. Ce sera son émancipation par rapport aux témoins qui la conduira à franchir la ligne rouge sur une question qui des années plus tard allait devenir chaude: les chambres à gaz. Après avoir indiqué dans l'introduction de son ouvrage que les installations de gazéification n'avaient existé que dans les camps de l'Est et qu'il n'y en avait pas eu dans les camps colloqués sur les terres allemandes et autrichiennes, dans un chapitre intitulé significativement *Le Problème de chambres à gaz*, titre repris en 1978 par Faurisson pour un article paru dans «Le Monde», l'historienne fermait l'attention sur les incohérences dans les témoignages des victimes et des exécuteurs sur les camps de Ravensbrück et Mauthausen, en précisant que certaines déclarations lui semblaient relever du mythe. Au-delà de l'erreur, à Mauthausen et à Ravensbrück, contrairement qu'à Buchenwald, il y avait eu les chambres à gaz, Olga Wormser-Migot, comme le souligne Annette Wieviorka, avait eu raison: les centres pour l'élimination des juifs, tous situés à l'Est, étaient différents des camps de concentration créés par les nazis en 1933, qui ont accueilli diverses catégories de prisonniers et dont la fonction n'était pas l'élimination systématique. Wormser-Migot, par conséquent, a été la première à reconnaître la distinction, désormais admise par les historiens, entre les deux types de camps, mais la période qui a suivi la présentation de la thèse a été pour elle un véritable enfer.

Contactée par Faurisson, Wormser-Migot lui répondit réaffirmant qu'il y avait une différence entre leurs positions et qu'elle restait absolument convaincue de l'existence des chambres à gaz à Auschwitz et Majdanek, ainsi que de celle expérimentale de Struthof. Mais, encore dans les années Quatre-vingt, Robert Faurisson, Serge Thion et Henri Roques abusaient d'Olga Wormser-Migot et de Jean Norton Cru pour réclamer la probité de leurs théories.

Les faux témoignages et les incohérences des récits des témoins, comme nous avons essayé de le montrer dans le troisième chapitre, ne disqualifient pas la parole des survivants et peuvent facilement être expliqués par le contexte qui les a produits. La manipulation des

témoignages pour obtenir la preuve de l'inexistence de l'extermination pose au contraire des problèmes bien différents.

Si avec Wilkomirski la falsification s'est glissée dans la réalité de la Shoah, mais sans en changer le sens, puisque faux n'est pas le texte qui relate des expériences réellement vécues par d'autres personnes, mais l'auteur, qui contribue, quoique par des mensonges, à étaler la connaissance d'une réalité terrible, Henri Roques (troisième paragraphe, *Les variations de Kurt Gerstein. L'affaire Roques*) et Robert Faurisson (quatrième paragraphe, *Le journal d'Anne Frank est-il authentique?*) cherchent au contraire consciemment à miner la crédibilité des témoins exploitant les inexactitudes et les apparentes contradictions come dans les cas, respectivement, du témoignage de Kurt Gerstein et du journal d'Anne Frank.

Comme Faurisson, Roques aussi, que de Robert Faurisson est un disciple, a cherché de valider, par la voie académique, ses théories. Contrairement à ce qu'on a écrit dans les journaux, sa thèse n'était pas explicitement une négation de l'existence des chambres à gaz, mais il s'agissait clairement d'une tentative de faire approuver par l'Université des arguments du négationnisme, autrement inadmissibles sur le plan scientifique. Impossible de ne pas s'interroger sur le rôle de Faurisson dans la recherche de Roques. Et c'était en s'inspirant à l'exemple de son ami et professeur Paul Rassinier, le premier à remettre en question les textes de Gerstein, que Roques était allé au-delà de l'analyse philologique pour mettre en doute leur authenticité et démontrer comment le témoignage de l'ancien officier nazi ne possédait pas les qualités de document historique indéniable.

Aussi dans le cas de Robert Faurisson, professeur depuis longtemps et avec une certaine réputation scientifique quand il a décidé d'exprimer publiquement son incrédulité quant à l'existence des chambres à gaz, c'est l'université la clé du scandale qui l'a vu protagoniste dès 1978. Contrairement à Rassinier, qui parlait surtout en qualité de déporté et témoin, Faurisson a connu une légitimité intellectuelle à travers laquelle il a cherché à accréditer l'idée que ses théories étaient le résultat d'un débat scientifique auquel ses diplômes universitaires donnaient une certaine autorité. L'intérêt de ses textes réside donc principalement dans leur qualité pseudo-scientifique.

Dans son programme de littérature moderne et contemporaine il avait inséré dans les années Soixante-dix un séminaire sur le journal d'Anne Frank, proposé apparemment comme un travail de critique interne des textes. En fait, le cours était composé de deux parties distinctes: dans la première Faurisson voulait démontrer, à travers la critique interne, que l'histoire de la

petite fille était peu probable, car il aurait été tout simplement incroyable que le secret de la famille Frank avait duré si longtemps; dans la deuxième partie, avec l'aide de la critique externe, il avait cherché à démontrer que le journal avait été ré-écrit, entre autres, par Otto Frank. L'affaire éclatait dans toute son ampleur en 1978, après deux interventions de Faurisson dans «Le Monde».

La falsification réalisée lors du déroulement du génocide par les nazis et continuée après la guerre par les négationnistes semble alors rendre plus impératif l'appel à la vérité et à la nécessité de fixer des limites à la représentation (cinquième chapitre, *Authenticité et fiction*), un problème celui-ci qui remet en question non seulement la réduction littéraire/artistique de la Shoah, mais les notions mêmes de *vrai* et *faux*. Par conséquent, il ne s'agit pas seulement d'un appel à la vérité historique des récits sur Auschwitz, mais d'un geste précis de délimitation qui établit les limites de la représentation de la Shoah et la condamnation de toutes les fictions en tant que transgression la plus grave de ces limites. Avec des conséquences inattendues dans le cas de Zvi Kolitz (premier paragraphe, *Le destin singulier de Yossel Rakover s'adresse à Dieu*) et André Schwarz-Bart (troisième chapitre, *L'affaire Schwarz-Bart*) ou en produisant de fortes controverses telles que la publication des livres de Jonathan Littell et Yannick Haenel (deuxième paragraphe, *L'écriture littéraire de la Shoah et de la porosité des frontières*) qui révèlent comment, avec la Shoah, n'est plus seulement question de l'utilisation que la fiction fait de l'histoire, mais en particulier de l'utilisation plus ou moins éthique que la fiction peut faire de l'histoire du génocide.

Lorsque Zvi Kolitz écrit *Yossel Rakover s'adresse à Dieu* il n'était certainement pas conscient que le texte aurait dépassé son auteur pour vivre d'une parfaite et bizarre autonomie. Le texte connut en effet beaucoup de traductions et beaucoup de commentaires enthousiastes comme ceux de Thomas Mann, Emmanuel Levinas et Elie Wiesel, s'imposant comme témoignage d'un insurgé du ghetto de Varsovie. Toutefois, Kolitz écrit lettre après lettre indiquant que c'était lui l'auteur du script, mais il était pris pour un imposteur, et c'est seulement après une réimpression en anglais que l'éditeur américain fit une recherche pour découvrir que Kolitz était vraiment l'auteur de *Yossel Rakover s'adresse à Dieu*, un texte tellement puissant dans son statut de témoignage qu'il refusait même son auteur.

Contrairement à Kolitz, dont le héros adhère à la perfection au sentiment qui prédominait dans l'espace public de l'époque, Schwarz-Bart avait proposé un type de protagoniste qui sera largement accepté et reconnu seulement à partir des années Quatre-vingt: celui de la victime.

Il était alors un texte contre-courant qui célébrait la dignité des martyrs de la persécution au moment des représentations triomphant de la guerre quand la mémoire de la déportation était réabsorbée dans la mémoire de la lutte de résistance du Pays. *Le dernier des Justes* a joué donc un rôle clé dans l'éveil de la mémoire de la Shoah.

La fiction n'est pas donc répréhensible en elle-même, mais renvoyant à une réalité historique incroyablement tragique on la voudrait érigée sur une position d'énonciation impeccable qui éliminerait le risque des contrefaçons irresponsables et dangereuses, comme celles de Benjamin Wilkomirski ou de Jean-François Steiner.

Levi, Wiesel, Semprún, en leur qualité des témoins et des théoriciens du témoignage, deviennent donc fondamentales pour comprendre la relation entre le récit et la mémoire et l'utilisation de la littérature comme horizon pour le témoignage sans que celui-ci en soit invalidé, illustrant au contraire la complexité du phénomène mémorial comme processus actif et œuvrant durant la vie du témoin (quatrième paragraphe, *Levi, Wiesel, Semprún: écriture et témoignage*).

Faux et fiction sont donc deux attributs complètement différent l'un de l'autre et ainsi que différent est le rôle que faux et fiction exercent dans la littérature ou dans l'histoire. Pour ce qui concerne les trois grands témoins, Levi, Wiesel et Semprún, dans leurs écrits il n'y a aucun élément de fausseté, et certainement on ne peut pas interpréter comme mensonges les procédés littéraires que les trois auteurs utilisent sciemment dans leurs œuvres pour surmonter le non-dit qui caractérise la catastrophe qu'ils ont vécu.

Le sixième chapitre, *Mémoire collective et mémoire privée*, analyse la forme *affaire* dans ses liens avec l'opinion publique. Ce qui distingue l'*affaire* est son caractère public: la dénonciation du scandale trouve sa plus haute expression quand le responsable de l'abus est un personnage d'une certaine importance sociale, et les témoins des événements du XXe siècle occupent depuis longtemps un rôle important dans l'arène publique. Vrai *affaire* dans l'*affaire*, le cas Aubrac est étroitement associé au procès à Klaus Barbie, et à la stratégie de défense de son avocat Jacques Vergès, qui a provoqué une nouvelle génération des témoignages, y compris celle, plus tard contestée, de Lucie Aubrac (premier paragraphe, *L'affaire Aubrac*), et qui a offert pour la première fois en France la possibilité de mener un procès pour crimes contre l'humanité qu'on voulait transformer dans une véritable leçon d'histoire (*L'affaire Barbie*). Accusés de trahison par Barbie, les Aubrac demandèrent alors la mise en place d'une commission d'historiens, de spécialistes de la Seconde Guerre Mondiale,

qui auraient dû faire lumière sur les allégations de Barbie/Vergès mettant fin aux calomnies (*L'affaire Chauvy et le rôle des historiens*), mais qui produit au contraire un vif débat sur les incohérences réelles des récits de deux populaires résistants et sur le rôle des historiens (*Un cas mémorial*).

Dans le même temps, en Italie, l'histoire de la famille Cervi s'est prêtée aux manipulations et aux différentes contextualisations historiques liés aux développements politiques du Pays (deuxième paragraphe, *Alcide Cervi et ses sept fils entre histoire, mémoire et invention*). Le livre de Alcide Cervi fut en effet le produit d'un pacte tacite entre sa famille, qui a élaboré son propre deuil sur la scène publique transformant une perte dans une valeur, le Parti communiste, qui a promu le livre et le grand nombre de lecteurs qui a transformé Alcide Cervi dans un héros populaire, sa famille dans un modèle de vertus humaines et civile, sa maison dans une sorte de sanctuaire séculaire, un lieu de pèlerinage, alors qu'elle était encore habitée. Les survivants du massacre sont devenus eux-mêmes des objets et des sujets de cette représentation, dépossédés de leur vie privée après avoir perdu leurs proches.

On a ensuite concentré l'attention sur la *mémoire du crime de masse*, pour laquelle la collectivité a commencé à demander aux tribunaux de rendre justice à la mémoire, au risque d'une véritable réécriture de l'histoire (troisième paragraphe, *La vérité historique et la vérité juridique*) comme il est arrivé avec les cas assez emblématiques du milicien Paul Touvier et de l'ancien officier nazi Erich Priebke qui témoignent combien la mémoire de la Seconde Guerre Mondiale, et de la Shoah en particulier, ne s'épuise pas dans la mémoire de l'événement, mais incarne la capacité d'une société d'élaborer le passé par rapport à ses responsabilités.

Le problème du faux remet en question, enfin, les notions de vérité et d'authenticité.

Déjà au temps du procès contre Irving, l'historien Richard Evans avait écrit un livre, *In defense of history*, dans lequel il défendait la discipline historique contre les postmodernistes, attaquant leur prétention de tout transformer en discours sans la possibilité de distinguer le vrai du faux. Si les écrits de négationnistes ont pu se développer c'est aussi, selon Evans, en raison du relativisme extrême des postmodernistes qui pensent que toutes les approches, y compris le *narrativisme*, sont valides.

Mais l'historien doit se confronter avec la narration.

Dans *Les assassins de la mémoire*, Vidal-Naquet affirmait que *L'écriture de l'histoire*, le livre publié en 1975 par De Certeau, était un texte qui avait contribué à diminuer la fière innocence

des historiens qui, pourtant, ne pouvaient pas se débarrasser de la vieille notion de *réalité* dans le sens de *ce qui a réellement eu lieu*.

En réfutant la thèse de Faurisson, qui soutient que les camps de la mort nazis n'ont jamais existé, Vidal-Naquet arrivait à la conclusion que bien que la Shoah dût passer par les mots, se faire discours, la réalité restait irréductible.

Certes, les *narrativistes* peuvent ouvrir les portes aux négationnistes, mais s'il est vrai qu'Auschwitz n'est pas un discours, il est également vrai qu'Auschwitz passe aussi par le discours. La remise en question de l'historicisme positiviste, essentielle dans la réduction de l'écart entre histoire et mémoire, ne peut pas donc impliquer le rejet de la notion d'objectivité dans la reconstruction des faits du passé: il n'y a pas d'histoire, observe Pomian, sans la conscience d'une frontière entre le royaume de la réalité et celui où est la fiction à exercer la plénitude du pouvoir. Frontière mobile, bien sûr, et qui oblige les historiens à une surveillance vigilante et à une constante action de défense.

En conclusion, l'existence de la Shoah, en tant qu'événement, ne dépend absolument pas des pensées individuels. La question ontologique de la réalité de l'événement devrait toujours être distinguée de la question épistémologique sur la possibilité d'y avoir accès.

Le caractère de l'enquête historique a certainement changé par rapport à quand, au XIXe siècle, Leopold von Ranke lui confiait la tâche de décrire le passé exactement comme il s'était passé dans la conviction que la vérité était inhérente à l'objectivité même du fait (conclusion, *Vérité historique et transmission de la mémoire*). Il est devenu toujours plus évident, avec le passage du temps, que les faits ne parlent pas tout simplement pour eux-mêmes et que la multiplicité des analyses, la possibilité de revoir les données disponibles et d'adopter une *causalité contextuel* sont les principales caractéristiques du travail de l'historien dont l'analyse est *une* interprétation et non pas *l'*interprétation. Toutefois, le débat sur l'interprétation, inséparable de celui sur l'écriture, ne peut pas se résoudre dans un débat sur l'invention qui nierait toute fonction cognitive à la pratique historique: il y a en effet une nature objective de l'événement et une nature subjective de sa description. La persistance d'un résidu d'anomalies qui ne peuvent pas être expliquées fait partie de l'opération historique, mais elle ne devrait pas être élevée au niveau de théorie. Une révision normale se transforme alors en négation lorsque quelqu'un n'accepte pas le rejet d'une hypothèse par ses collègues ou quand quelqu'un se refuse de jouer selon les règles établies par la communauté scientifique.

L'un des nœuds les plus complexes de la saison du témoignage est sans aucun doute le rôle joué dans les débats concernant l'épistémologie de l'histoire qui a obligé à prendre les mesures avec une dimension de la narration du passé qui longtemps a été considérée comme non-histoire, conduisant tous ceux qui ont la responsabilité de transmettre la mémoire de la plus grande tragédie du siècle dernier à prendre une double et complexe mission envers l'histoire et envers la mémoire.

Dans l'équilibre délicat et difficile entre le *devoir de mémoire* et celui *d'histoire*, dont l'histoire du temps présent expérimente toute la tension, les voix des témoins représentent certainement une trace du passé, mais aussi l'un des documents de la mémoire que l'histoire doit assumer dans toute sa complexité, en le rendant en même temps indépendant de sa métamorphose en tant que preuve.

L'ère du témoin ne terminera pas avec la disparition des derniers survivants, avec qui ne prendra fin que leur mode discursif particulier, puisque leur disparition est accompagnée par le triomphe du témoignage comme modèle idéal, littéraire, cinématographique, artistique et muséal, sur lequel on mesure tous les discours sur la Shoah. L'assomption du point de vue du témoin, avec la prévalence de la dimension éthique sur la connaissance, semble avoir émergé comme le seul moyen pour la transmission des événements. Mais sans une compréhension historique des événements, tout discours sur leur mémoire risque de rester vain. Ainsi, dans la mesure où elle sera capable d'en prendre la distance, la vraie gardienne de la mémoire pourra être, dans un paradoxe seulement apparent, l'histoire.

Le problème de l'avenir de la mémoire alors n'est pas la disparition des témoins, mais la capacité de développer une pédagogie de la transmission capable de produire connaissance et conscience critique.

Cependant, il reste l'insuffisance d'une génération qui n'a que partiellement fait ses comptes avec le passé et qui assigne sa fonction d'éducation civique à tous ces produits à disposition, témoignages, film ou commémorations, capables de remplir avec l'émotion, le vide de la réflexion publique sur la *barbarie* du XXe siècle tandis qu'il devient de plus en plus clair que le *devoir de mémoire*, s'il ne sera pas lié à un fondamental *devoir d'histoire*, ira se transformer dans la transmission d'une mémoire sans mémoire.